



KADER ATTIA *La machine à rêve* 2008



© Musée national de l'histoire et des cultures de l'immigration, CNHI

Découvrir l'œuvre

Technique mixte. La *Machine à rêve* est une installation composée d'un distributeur automatique rouge (1 x 0,75 x 1,83 m) devant lequel est placé un mannequin féminin vêtu d'un pantalon et d'une veste noirs, et d'un foulard. Comme l'ensemble de ses vêtements, le sac à main qu'elle porte est marqué « hallal ».

Un grand nombre d'objets apparaissent dans le distributeur : des livres (*Comment perdre son accent de banlieue*, *Comment rencontrer le musulman charmant*), des produits de beauté (rouge à lèvres, botox, henné, khol), des médicaments (boîte de Prozac) et des produits de contraception (boîtes de pilules, préservatifs), mais aussi des produits alimentaires (du bouillon de volaille à la chorba et aux sachets de bonbons). Tous ces produits sont estampillés « hallal ». Selon l'artiste, ils sont représentatifs du rêve d'intégration de certaines jeunes filles.

Approfondir l'analyse

« HALLAL »

A plusieurs reprises, K. Attia a travaillé sur ce thème. En 2004, il transforme la galerie d'art Kamel Mennour (Paris, 6^e) en un magasin de prêt-à-porter vendant des vêtements marqués « Hallal ». Cette ligne était supposée avoir été créée par un designer à la mode, comme le souligne la critique Tami Katz Freiman, et l'artiste avait déposé la marque à l'Institut National de la Propriété Industrielle l'année précédente.

Le terme « hallal » désigne habituellement la viande préparée selon un ensemble de pratiques qui doivent garantir sa pureté religieuse et permettre sa consommation aux musulmans. En utilisant le terme « hallal », il n'est pas question pour K. Attia d'émettre une quelconque critique de la religion mais de **montrer de quelle façon les mots sont vidés de leur sens**. Son propos est de souligner qu'aujourd'hui, dans le langage commun, « hallal » a perdu sa connotation de « pureté » pour



devenir une expression courante signifiant « propre à la consommation ». De ce point de vue, l'artiste se réapproprie la langue et remotive le signifiant.

EN QUETE D'IDENTITE : LA RELIGION ET LA SOCIETE DE CONSOMMATION

De la religion à la société de consommation, K. Attia met en scène des désirs d'appartenance ou d'intégration : il souligne que de tels produits « remplacent les liens disparus avec [le] pays d'origine et les rapprochent de leurs racines culturelles et religieuses ». Evoquant d'autres œuvres de l'artiste, l'historienne de l'art Hannah Feldman a expliqué le travail de l'artiste comme la volonté de « [dénoncer] une identité de masse en pleine explosion, où les individus ne se distinguent plus que par la marque qu'ils arborent, et ne sont unis que par leur désir d'afficher ce signe minimal de différence ». Au-delà, ces choix de consommateurs sont perçus comme des promesses de bonheur ou des fantasmes de liberté, ainsi que le suggère Tami Katz Freiman.

Le rapport des individus à la société de consommation est présentée ici de manière assez différente de l'approche qu'a pu en avoir le sculpteur hyperréaliste américain Duane Hanson (1925 – 1996). Elle est plutôt envisagée par Kader Attia sous le prisme de l'élaboration des identités culturelles, à travers de multiples emprunts entre les valeurs de la société qui accueille et celles de la société que l'on a quittée. Les objets vendus par cette machine sont censés « conférer à ceux qui les achètent une place dans la société de consommation ainsi qu'une nouvelle identité », comme le note Tami Katz Freiman : **la société de consommation et ses produits de marque ont fini par remplacer la religion**. On songe, par exemple, aux petits « guides » proposés, dont les titres parlent d'eux-mêmes : *Comment perdre son accent de banlieue*, *Comment rencontrer le musulman charmant*. Pour K. Attia lui-même,

La machine à rêve est l'ultime fusion des fantasmes des gamins du ghetto, partout dans le monde. C'est l'emblème de l'accessibilité de tous les objets dont ils rêvent... D'une certaine façon, l'œuvre représente les portes du paradis.

Le rêve dont il est question est un **rêve d'intégration** : celui que peuvent faire les jeunes immigrés ou issus de l'immigration, partout dans le monde, aux prises avec une contradiction entre deux mondes, deux identités. L'œuvre évoque ainsi la manière dont se recomposent ou se reformulent ces identités.

Si l'œuvre souligne le conflit d'une identité déracinée face à la séduction de la société de consommation occidentale, sa signification va au-delà. La *Machine à rêve* nous transporte aux marges de l'« ici et là-bas », comme un voyage, une traversée allégorique de l'autre

L'INSTALLATION ET LE RAPPORT A L'ŒUVRE

Kader Attia a souvent recours à **une forme artistique particulière, l'installation**. Le rapport à l'œuvre, sa réception et sa perception sont modifiés, dans la mesure où ce rapport n'est plus frontal – comme dans la peinture, mais circonvolutoire – comme dans la sculpture. Cette catégorie relativement hybride a pu émerger dans la deuxième moitié du XXe s., suite à l'éclatement des catégories usuelles.

La première version de *La machine à rêve* a été créée en 2003, pour la Biennale de Venise : le mannequin était alors un jeune homme portant un sweat-shirt rouge de marque « Hallal ». Evoquant sa pratique artistique de manière générale, K. Attia dit attacher beaucoup d'importance à ce qu'un dialogue direct puisse s'établir avec le spectateur : « ce qui m'intéresse, c'est de produire des choses avec des formes très simples pour amener le spectateur vers un véritable échange, un vrai dialogue de fond ».

L'œuvre place le désir matérialiste et le symbole religieux dans un rapport dialectique : la mise en espace a quelque chose d'ironique, comme le suggère l'équivalence qui s'esquisse entre l'adoration de biens de consommation et la remotivation commerciale d'une prescription religieuse. L'identité se construit entre deux mondes, deux systèmes de valeurs. Kader Attia, qui ne cesse de **sonder ce va-et-vient permanent d'une culture à l'autre**, procède par détournement. Il transgresse l'objet et sa signification première et propose une réécriture du réel afin de traduire les déchirements entre deux mondes, deux identités. Il construit un langage particulier, à la fois poétique et politique, pour affronter **la difficile équation entre désir d'appartenance à la société d'accueil et préservation des valeurs ancestrales qui peut être celle de la jeunesse issue de l'immigration** (le mannequin suggère qu'il s'agit d'une jeune fille).



L'artiste : éléments biographiques

Kader Attia est né en 1970, à Dugny, dans une famille d'immigrés algériens. C'est à Sarcelles qu'il a grandi, entre son collège et le marché de la ville, où il a pu travailler auprès d'un marchand de tissus. Ce lieu d'échange, de transaction et de sociabilité lui a permis de porter un regard anthropologique sur le monde. Au même moment, sur les conseils d'un de ses professeurs, K. Attia découvre le Louvre. Après le bac, il s'inscrit à l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs (1996 – 1998), avant d'aller étudier aux Beaux Arts de Barcelone.

L'historien d'art Tami Katz-Freiman a pu relever une tendance « ethnographique » dans les premières œuvres de K. Attia, qui ont pour sujet le corps et la figure de l'autre. *Shadow* (2004), *La piste d'atterrissage* (2000 – 2002) ou *Alter Ego* (2000 – 2002) explorent la question des identités et des différences sexuelles de personnes issues de l'immigration maghrébine : ces portraits de figures marginales donnent à voir la manière dont travestis et transsexuels fondent une existence sur la dualité.

K. Attia a aussi travaillé sur les relations entre religion et société de consommation occidentale à partir, notamment, des usages du terme « hallal ». Plusieurs œuvres ont mis en scène des objets estampillés « Hallal » depuis que l'artiste a déposé la marque à l'Institut national de la propriété intellectuelle. La société de consommation et le rapport aux marques semblent ainsi avoir remplacé l'influence de la religion dans l'élaboration des identités individuelles.

Le ton semble avoir changé pour devenir plus angoissant dans les dernières œuvres de l'artiste, qui mettent le spectateur mal à l'aise et interrogent la fragilité de l'enfance (*Flying Rats*, 2005 ; *Childhood*, 2005), la densité

oppressante de certains espaces urbains (*Fridges*, 2006), les violences sociales et les discriminations ou certaines angoisses et phobies.

De manière générale, l'œuvre de K. Attia a pour objet l'impensé de l'individu – les angoisses, les désirs –, et ses identités, qui peuvent être travaillées par les migrations, les religions ou la société de consommation. Complexe et diverse, l'œuvre se prête mal aux synthèses simplificatrices.

Orientation bibliographique

Kader Attia, catalogue publié à l'occasion de l'exposition « Kader Attia », 15 juin – 13 août 2006 & 21 octobre 2006 – 7 janvier 2007, Musée d'Art Contemporain (Lyon) – le Magasin, Centre national d'art contemporain (Grenoble)), Zurich, JRP Ringer, 2006

Kader Attia, catalogue publié à l'occasion de l'exposition « Black and White, Casbah, Oil and Sugar and sculptures (Kader Attia) », 4 juillet – 28 septembre 2008, Centro Huarte de Arte Contemporaneo (Huarte, Navarre), Huarte, Centro Huarte, 2008

Voyages d'artistes, Algérie 03, catalogue de l'exposition réalisée dans le cadre de Djazaïr, une année de l'Algérie en France, 28 novembre 2003 – 28 mars 2004, espace EDF-Electra (Paris), Paris, Paris-Musée, 2003

La Cité Nationale de l'Histoire de l'Immigration : Guide de l'exposition permanente, Paris, CNHI, 2009

Regards des photographes arabes contemporains, catalogue de l'exposition « Regard des photographes arabes contemporains », 22 novembre 2005 – 22 janvier 2006, Institut du monde arabe (Paris), Paris, Institution du monde arabe, 2005



Kader Attia, *La machine à rêve*, 2008
© Musée national de l'histoire et des cultures de l'immigration, CNHI